

VENEURS D'AUTREFOIS EN MORVAN

Eugène Guénot-Grandpré - Vautrait de Corbigny -

Guillaume François Guénot-Grandpré, dit Eugène, naquit le 18 novembre 1815 à Corbigny (Nièvre), d'une famille très considérée de cette petite ville, dont l'un des alliés Jean-Dominique-Germain Guénot notable distingué, fut maire pendant de longues années.

Afin d'apprécier le personnage, il nous faut citer quelques traits d'Eugène Guénot-Grandpré auquel il ne faut pas oublier de joindre son piqueux Jacques Philizot dit le Guerrier.

Jouissant d'une modeste fortune, ce veneur passionné comme nous le verrons au cours de ces lignes, ne dédaignait pas cependant d'entretenir une meute, des chevaux, un piqueux et une servante. Se contentant par contre d'une vieille demeure de la rue Crépins, où il vivait en vieux célibataire endurci, en compagnie de son piqueux et de sa servante nommée Madeleine, qui lui était très attachée... les mauvaises langues disaient, par des liens plus près de l'affection que de la servitude.

Ayant installé son chenil au fond d'un jardin tout proche de son domicile, il disposait par contre dans les communs de ses propriétés d'une écurie spacieuse lui permettant de loger assez confortablement ses chevaux. Il en eut d'ailleurs de remarquables, entre autres un cheval tarbais, race à la robe tachetée, jadis si prisée par les militaires. Cet animal très adroit, courageux et infatigable, vécut jusqu'à l'âge de trente trois ans, malgré des campagnes de chasse dures et souvent mouvementées.

Comme beaucoup de veneurs et chasseurs de cette époque, Guénot-Grandpré se plaisait à élever des animaux difficilement domesticables. Ce fut tout d'abord un marcassin qu'il conserva jusqu'à l'âge adulte; mais ce sanglier un peu trop violent lui causa quelques mésaventures notamment en renversant une pauvre femme qui venait lui rendre visite. Dernier méfait pour l'animal qui fut immédiatement mis à mort et salé, sans aucune autre forme de procès.

Il avait aussi essayé d'apprivoiser quelques nuisibles, et parmi ceux-ci une loutre, un renard et même un blaireau. A propos de ce dernier, voici ce qu'écrivait le Comte de Marcy dans son ouvrage "Les Veneurs du Morvan":

"Emporté par l'instinct du terrier, l'indocile élève se précipita un jour dans le premier trou venu, qui était sans doute à sa mesure, mais n'avait rien pour séduire l'odorat; on le crut perdu. Huit jours après, on le vit sortir à vingt pas de la fosse où il paraissait avoir séjourné tout ce temps sans dommage et d'où il s'était ouvert une tranchée; il ne semblait pas avoir souffert. Il resta toujours sauvage".

En 1870, bien qu'agé de cinquante cinq ans, Guénot-Grandpré accepta un grade dans les Mobiles de la Nièvre et prit part à la campagne de l'Est. Il fut fait prisonnier avec sa compagnie le 27 janvier 1871 à Sombocourt après une longue et pénible marche dans des conditions très difficiles où son courage fit l'admiration de ses soldats et de ses chefs.

A son retour dans la vie civile, il monta un vautrait dont la meute se composait de vingt chiens griffons nivernais, chiens remarquables de finesse de nez, bien gorgés, de taille moyenne et de couleur gris-loup. Ces éléments très chasseurs et mordants attaquaient n'importe quel animal, sans crainte des crocs redoutables d'un "vieux loup", ni des défenses menaçantes d'un "grand sanglier".

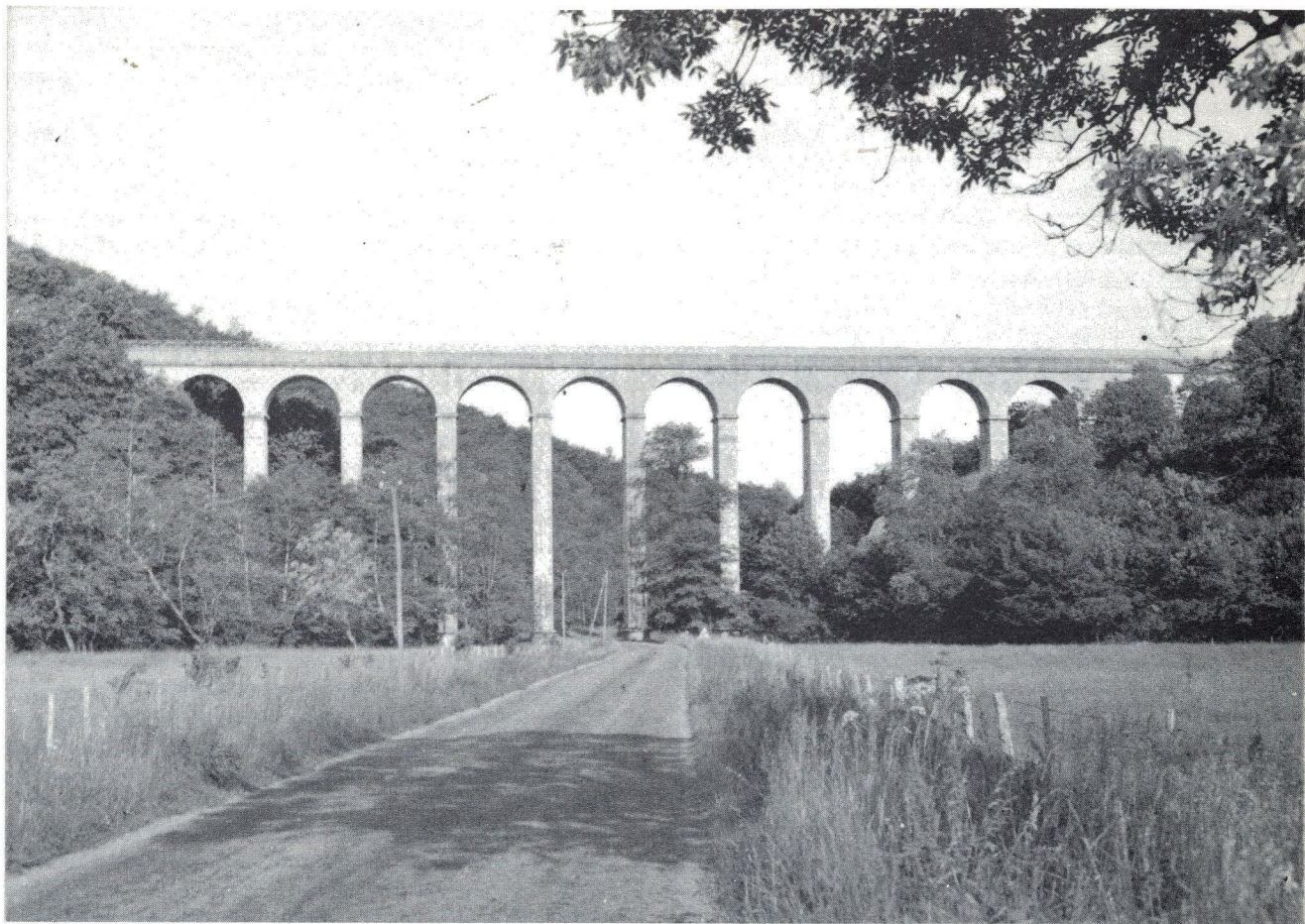
La formule "tel maître, tel serviteur" aurait certainement bien convenu pour présenter Guénot et son piqueux; tous deux acharnés de chasse étaient très considérés au sein de la paysannerie morvandelle qui savait reconnaître les bienfaits de leur action énergique dans la lutte contre les nuisibles qui dévastaient les campagnes à cette époque.

Ces deux disciples en Saint-Hubert animés d'un courage à toute épreuve, d'une témérité sans bornes, n'abandonnaient jamais leurs braves griffons, surtout au moment de la prise et des abois.

Dans ces temps lointains, le Bazois et le Haut-Morvan étaient infestés de sangliers et surtout de loups, ce qui n'était pas pour déplaire à Guénot qui leur fit une guerre impitoyable. C'est bien souvent qu'on faisait appel à "Monsieur Eugène" et à son adjoint Le Guerrier afin de prendre et tuer le "redoutable carnassier" ou le dévastateur ragot signalés dans la région. Aux instances des paysans, Guénot-Grandpré n'hésitait jamais à se rendre sur place, sachant que ceux-ci feraient tout pour faciliter la tâche du vautrait. Démonstration qui prouve la popularité dont jouissait Guénot dans tout le pays morvandiau.

Les jours de chasse, le vautrait de Corbigny sous la conduite du maître et de son piqueux à cheval, suivi de la meute, quittait la petite localité de bon matin pour ne rentrer au chenil bien souvent que fort tard dans la nuit. Après une retraite parfois rendue pénible par des conditions atmosphériques.

La tenue de chasse très simplifiée ne comportait aucun luxe vestimentaire. Elle consistait en une jaquette et culotte généralement marron avec boutons de métal à tête d'animaux, de grosses bottes de vénérie, avec pour coiffure une petite toque basse de velours uni noir pour le maître, à côtes et marron pour le piqueux; on portait



L'aqueduc de Montreuillon, objet du pari fabuleux.

la trompe en sautoir, le couteau de chasse à la ceinture, et la botte de fusil, long entonnoir de cuir contenant la carabine, pendait au flanc du cheval.

Au départ du chenil les chiens suivaient couplés, le nez sur les talons de chevaux qui les connaissaient et ne se seraient jamais permis la moindre ruade sur leurs fidèles compagnons.

Le vautrait de Corbigny a compté dans son effectif des chiens remarquables qui ont laissé une réputation dans le milieu cynégétique du Morvan tels *Sonnefort*, fameux limier de loups, *Briffault*, *Tabacco*, *Rustaud*, *Chicano*, *Barbouillot*. Parmi les chiennes, *Fredaine*, *Tempête*, *Castillaude* et *Médisante* se distinguèrent elles aussi à l'équipage au cours de leur carrière.

Il est à remarquer que ce petit vautrait ne comptait que de bons éléments tant dans ses écuries qu'au chenil où les traîneurs n'avaient pas leur place. Jouissant de la considération et de l'estime de tous bien au-delà de sa région, Guénot-Grandpré pouvait découpler ses chiens sur un vaste territoire forestier s'étendant des bois environnants (Corbigny, Cervon, Lormes) à ceux de la Baume, Brassy, Saint-Léger, Vaubar, Blismes, Vandenesse, Crux et dans les massifs plus importants que composaient les forêts de Montreuillon, Breuil, Montsouche, Puiseux, etc... C'est dans les bois de Vandenesse près de Tours que tous les ans, les louves faisaient leurs louveteaux, trouvant dans cet endroit un lîteau à leur convenance et les veneurs, un terrain propice pour attaquer les louvarts.

Afin de mieux mettre en valeur ce petit vautrait morvandiau, nous nous reporterons encore aux écrits du Comte de Marcy:

"En 1873, Guénot-Grandpré, invité par son ami Louis de Verne, vint à Poiseux passer un mois et chasser le sanglier. J'ai suivi ces chasses; plusieurs animaux furent tués. Un jour, nous allâmes lancer une bête noire

dans les coupes des Péchats, bois de l'Etat.

Pour raccourcir la distance, les veneurs prirent un sentier sur la lisière des bois de M. du Verne, sentier que je connaissais parfaitement et je suivais à pied avec précaution, enjambant les tacots et les troncs non défrichés au-dessus d'un énorme fossé de 1,50 m de profondeur. Jamais je n'aurais eu l'idée de passer là, même avec un cheval extrêmement adroit, car j'aurais craint de tomber au fond avec ma monture sur le dos. Eh bien! Les chevaux des chasseurs de Corbigny allaient en "trottinant", sans faire une faute; nous suivions par amour-propre mais nous n'avons respiré qu'en atteignant la ligne de l'Etat.

Ce jour-là, je vis à l'œuvre le fameux cheval tarbe truité remarquable à tous égards, j'aurais voulu qu'il m'appartînt mais pour or ou pour argent personne n'eût pu décider son maître à s'en dessaisir. Le Guerrier montait un cheval bai de même qualité. Les vingt toutous collés derrière les chevaux ne perdaient pas un geste des cavaliers. J'ai rarement vu un petit équipage aussi bien tenu et mené; rien d'étonnant à ce que ces chasses réussissent si bien. Cela paraît exagéré, c'est pourtant l'exacte vérité.

Le Guerrier, piqueux fidèle du vautrait, devait son surnom à la vie dure qu'il menait aux animaux nuisibles, à la plus grande satisfaction de la population rurale.

Il était né le 30 septembre 1839 à Saint-Hilaire en Morvan, au château de Chaligny où son père était piqueux au service de M. de Chaligny. De ce fait, il fut élevé dans l'ambiance et les principes mêmes de la vénerie. Suivant la tradition paternelle, très jeune il entra chez M. Eugène où il resta pendant vingt années. Il était de taille moyenne, très musclé, bon marcheur et doué d'une robuste constitution qu'il mettait souvent à l'épreuve au cours des chasses. Sa florissante santé lui permit de traverser bien des embûches et de ne jamais

connaître la moindre maladie.

Son visage jovial s'ornait de fortes moustaches tombantes à la Gauloise, complété d'un regard clair et bon qui attirait la sympathie.

Très courtois, discipliné le cas échéant, il démontrait aussi beaucoup de déférence à l'égard de son maître et sa famille. Il avait gagné l'estime de son patron mais aussi des autres piqueux du Morvan tel les Lavaux, Blond, Devoucoux, Pinon, etc... Tous vantaient sa supériorité et savaient le reconnaître comme le meilleur valet de limier de loups du Nivernais.

Très attaché à sa terre natale, il affectionnait aussi dans la vie courante "le parler morvandiau" le plus pur avec tout l'accent de Château-Chinon, comme le montre l'anecdote suivante.

Se sentant vieillir, Guénot-Grandpré dans un accès de mélancolie et d'idées noires, le fit venir et lui dit: "Jacques, quand je serai mort, je veux que tu tues mes chevaux et mes chiens, afin que rien d'ici ne me survive". Sans embarras et d'un air malicieux, il répondit "Faudra-t-y qu'y teuille aussi la Madeleine?"

En fait à la mort de M. Eugène rien ne fut tué et la bonne et fidèle Madeleine survécut longtemps avec une honnête rente.

Tel se présentait Le Guerrier qui en plus de ses qualités possédait celle d'être un homme de cheval averti et un excellent cavalier.

Ses meilleurs chevaux furent la *Fanchonnette* qui fit dix ans de chasse au vautrait et l'*Autrichien*, avec lequel il passa l'aqueduc de Montreuillon le 28 novembre 1868. Avec ce même cheval, il traversa un bras de l'étang de Vaux à la suite d'un grand sanglier qu'il tua avec sa carabine sans mettre pied à terre, prouvant ainsi son courage et son adresse.

La traversée de l'aqueduc de Montreuillon fut un exploit sensationnel que ne manqua pas de relater la presse locale de l'époque:

"Il y a quelques années, un louvetier était venu faire une battue dans les gorges et fourrés de Montreuillon qui abritaient des bandes de loups redoutables. Le rendez-vous se trouvait au pont-aqueduc qui fait franchir l'Yonne à une rigole d'alimentation du canal du Nivernais; un des piqueux, homme d'un courage à toute épreuve, paria avec un de ses collègues qu'il passerait à cheval sur ce pont.

Le pari était gagné. Vous raconter la fête qu'on offrit au vaillant piqueux serait trop long; le héros de l'aventure dit simplement: "Messieurs, j'ai gagné mon pari et j'en suis fier mais je ne recommencerai jamais. Il n'a tenu qu'à un fil que je perdisse, or, autant qu'à la mienne, je tiens à la vie de mon cheval, elle m'est trop précieuse pour que je l'expose inutilement. Le cheval était le nommé l'*Autrichien*."

Poursuivant la tradition familiale en vénerie, son fils, Louis Philizot dit la Jeunesse, fut à son tour piqueux du Rallye Boulieu en Isère.

Il possédait chez lui et avait la fierté de les présenter quelques beaux trophées provenant des chasses du vautrait de Corbigny. Parmi ceux-ci, la tête naturalisée d'un grand vieux solitaire, attaqué à la Grand-Montrée, près de Précy et tué à Montbaron près de Vauclaux. Ce solitaire au ferme avait blessé Le Guerrier au mollet d'un coup de défense. Toute sa vie, le vaillant piqueux porta la trace profonde laissée par cette blessure.

Il conservait également en bonne place la tête d'un grand loup pris par les chiens dans une carrière de Cer-

von; cet animal avait été chassé deux jours et littéralement forcé par les mordants et tenaces griffons nivernais de Guénot-Grandpré appuyés par leur énergique piqueux.

C'est à soixante dix ans que Le Guerrier trouva la mort dans un tragique accident de chemin de fer, alors qu'il se disposait à aller chasser le chevreuil avec un ami.

Pendant de longues années, son nom fut familier aux habitants de Corbigny où ses petits-fils étaient installés comme mécaniciens garagistes.

Nos veneurs de Corbigny par leurs célèbres exploits méritent de figurer en bonne place dans la lignée de nos grands chasseurs de loups, tels les d'Anchald, Jourdan du Mazot, Frossard, Montagnac, etc...

Guénot-Grandpré d'une taille au dessus de la moyenne, bien pris, bâti en force, très adroit, leste et souple, possédait une vigueur à toute épreuve. Ces avantages physiques faisaient de lui un élégant et très bon cavalier. De plus son jugement, son don d'observation lui permettait de se ranger parmi les fins connaisseurs en matière hippique. Aussi ses achats de chevaux furent-ils toujours judicieux. Il n'admettait dans son écurie que des sujets de qualité au modèle irréprochable, sans vice et très doux.

Le cheval "tarbe" truité, si apprécié des connaisseurs en était la parfaite illustration. Bien utilisé par son maître qui savait en doser les efforts, ce valeureux cheval, malgré des saisons de chasse éprouvantes, fit ainsi une longue carrière au vautrait.

Quant au téméraire et intrépide Le Guerrier, son amour pour son cheval se révèle avec une certaine élégance, après son exploit de Montreuillon par cette simple phrase: "Autant qu'à la mienne, je tiens à la vie de mon cheval, elle m'est trop précieuse pour que je l'expose inutilement".

A ses chiens, en bon piqueux, il portait aussi beaucoup d'intérêt, ne négligeant aucun soin à leur égard.

Il advint pourtant une époque où la race de ces bons griffons nivernais se trouva momentanément en déclin. Mais sous l'impulsion de plusieurs éleveurs, dont le vicomte d'Anchald et Roger de la Brosse, la race reprit un essor qui se poursuit toujours.

Si la valeur de ces chiens restait à démontrer, les prises du petit vautrait de Corbigny constitueraient là un sérieux et heureux témoignage.

La passion de la chasse n'empêchait nullement Guénot-Grandpré de participer activement à la vie publique, ce qu'il fit consciencieusement en honorant régulièrement ses mandats de conseiller d'arrondissement et de suppléant de Juge de Paix. Chevalier de la Légion d'honneur, aimé de tous, honnête homme dans toute l'expression du mot, il devait à sa réputation de hardi chasseur une célébrité presque légendaire dans tout le pays. Il mourut le 9 avril 1877. Les prouesses que Guénot et Le Guerrier accomplirent sans bruit, sans forfanterie dans tous les bois et massifs forestiers du Morvan mériteraient certes encore de longs développements.

De nos jours, si les loups ne hantent plus depuis longtemps les bois et les fourrés du vieux pays celte, le veneur a toujours loisir d'y forcer la "bête noire", quartanier ou grand solitaire dans la pure tradition ancestrale, celle de Monsieur Eugène et de son valeureux vautrait.

Raymond Madec
Membre des Ecrivains normands